

Laval théologique et philosophique



Pierre GISEL, éd., *Les constellations du croire. Dispositifs hérités, problématisations, destin contemporain*. Genève, Éditions Labor et Fides (coll. « Religions en perspective », 23), 2009, 201 p.

Nestor Turcotte

Volume 66, Number 2, 2010

Gérard Siegwalt : une théologie en dialogue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/044854ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/044854ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Turcotte, N. (2010). Review of [Pierre GISEL, éd., *Les constellations du croire. Dispositifs hérités, problématisations, destin contemporain*. Genève, Éditions Labor et Fides (coll. « Religions en perspective », 23), 2009, 201 p.] *Laval théologique et philosophique*, 66(2), 446–448. <https://doi.org/10.7202/044854ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

peut expliquer avec précision, semble-t-il, de quelle manière l'intellect divin produirait directement les pensées humaines. De Koninck, pour sa part, complète la première variante en défendant, à partir de III, 6, une théologie négative ou une théologie du manque. Selon lui, la référence à l'intellect divin établit au contraire un contraste, une « association par contraste », illustrant en III, 6, la connaissance par les opposés, par la négation : nous dépendons des formes intelligibles, qui sont autres que nous-mêmes, et par rapport auxquelles nous ne sommes qu'en puissance (*δυνάμει*, 430 b 23). Contrairement à l'intellect divin, qui pense toujours (430 a 22), nous ne pensons que parfois et autant que nos limites corporelles le permettent. Notre imperfection implique toutefois son contraire, la perfection ; notre finitude implique l'infini, Dieu (p. 191). C'est en cela aussi que, s'agissant de Dieu, l'analogie comme mode de pensée ne serait pas simplement utile mais nécessaire, et donc pleinement justifiée.

Il convient, enfin, de souligner l'actualité de cette étude sur le Dieu d'Aristote. D'abord, la recherche aristotélicienne est marquée depuis peu par un regain d'intérêt pour la théologie d'Aristote. Concentrée pendant plusieurs années sur les livres de la *Métaphysique* portant sur la substance (Z, H et Θ), la recherche s'intéresse à nouveau au livre Λ (cf. M. Frede et D. Charles, éd., *Aristotle's Metaphysics Lambda, Symposium Aristotelicum*, Oxford, Clarendon Press, 2000). De plus, les aristotélisants reprennent à nouveaux frais la question de l'unité de la *Métaphysique* et de celle du livre Λ et, par là, la question du rapport entre les deux grands projets d'Aristote, l'ontologie et la théologie (voir par exemple le long article de Lindsay Judson, « Aristotle's Conception of First Philosophy and the Unity of Lambda », disponible sur internet : <http://users.ox.ac.uk/~judson/framesetpublications.shtml>). Enfin, et de manière plus fondamentale, le rapport entre le Dieu d'Aristote et la théologie grecque traditionnelle pose le problème, toujours d'actualité, de la relation entre la philosophie et les opinions traditionnelles sur le divin. La religion peut-elle enrichir la recherche philosophique ? La pensée d'Aristote donne l'exemple d'un rapport conflictuel mais fructueux entre philosophie et religion traditionnelle. C'est par l'étude du monde naturel, plus précisément du changement (*Physique* VIII), qu'Aristote parvient à élaborer sa conception du divin. Contrairement à l'opposition moderne entre foi et raison, le conflit dans l'Antiquité est celui entre le Dieu des philosophes (chez Aristote mais encore chez Platon, les Stoïciens, les Épicuriens, etc.) et le dieu des poètes (Homère, Hésiode, etc.). La théologie du moteur rigoureusement unique du chapitre 7 implique le rejet de maints aspects de la religion traditionnelle, dans la mesure où ce moteur immobile, n'étant pas sujet au changement, est au-delà du monde naturel. En revanche, cette conception maintient des intuitions fondamentales communément associées à la figure de Zeus, comme en fait foi la citation d'Homère, évoquée plus haut, qui clôt le livre Λ. L'un des principaux mérites de l'ouvrage de De Koninck est de contribuer à ce renouvellement de la recherche aristotélicienne ainsi qu'à ce questionnement philosophique de fond.

François RENAUD
Université de Moncton

Pierre GISEL, éd., **Les constellations du croire. Dispositifs hérités, problématisations, destin contemporain.** Genève, Éditions Labor et Fides (coll. « Religions en perspective », 23), 2009, 201 p.

Cet ouvrage est un collectif et a été publié avec l'appui de la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne et la Fondation du 450^e anniversaire de l'Université de Lausanne.

Croire ou ne pas croire. Telle est l'interrogation posée par le théologien Pierre Gisel, lors de l'ouverture et de la présentation de cet ouvrage. Il semble que personne n'échappe, aujourd'hui comme hier, à cette interrogation. Les façons de croire en Occident sont nombreuses et elles sont traversées de multiples contradictions. Les façons de croire en Orient et dans l'Antiquité sont tout aussi multiples et diversifiées. Croire recouvre tout un univers de significations. Les réflexions proposées ici s'attachent à définir quelques constellations à l'intérieur desquelles le terme inscrit ses ambivalences. Les opinions émises ne visent pas à conclure, ni à trancher d'une interprétation d'ensemble.

Le parcours se poursuit par deux textes qui reprennent ce qui est centralement inscrit dans nos héritages occidentaux liés au christianisme. Luc Thomas Somme s'intéresse, pour sa part, au vocabulaire thomasien du *credere et fides*. Thomas d'Aquin, lorsqu'il examine la foi infusée par Dieu, note que l'acte de foi requiert deux éléments, à savoir, d'une part, que les *credibilia* soient proposées à l'intelligence du croyant et, d'autre part, l'assentiment du croyant à ce qui est proposé. Pour croire en Dieu, il faut croire Dieu se révélant à nous, c'est-à-dire accorder foi à sa Parole, accueillir, pour ainsi dire, l'autotémoignage de sa véridicité. Il n'y a pas d'assentiment à la Parole de Dieu sans confiance en lui et à la vérité de ce qu'il dit ; il n'y a pas de confiance en lui et en sa vérité sans assentiment à sa Parole.

Le second texte, de Hans-Christoph Askani, faisant écho à la théologie de Luther, déplace la conception « naturelle » de l'être humain pour l'introduire dans un tout autre espace que celui de l'être, des modes de participation et d'existence *via* intelligence et volonté, terrain classique développé par Thomas d'Aquin. Le « croire » cesse d'être une vertu parmi d'autres mais concerne l'être humain tout entier, l'humain en son mystère profond. La foi est le point de vue à partir de quoi tout s'organise. Dieu est celui qui vient de fait vers nous et nous donne d'exister réellement. Il y a ici un caractère d'exclusivité. La foi seule sauve. Le tout s'opérant sur fond juridique, supposant vulnérabilité et altérité. La foi s'appuie sur un ordre de parole et de réponse, et pour commencer sur ce qui relève de l'aveu : un péché pour une Parole, et une Parole pour un péché.

Les quatre autres textes sont délibérément articulés autour de la situation contemporaine. Celui de Carlos Mendoza s'inscrit dans la ligne d'une critique du sujet moderne. Les puissances de l'expérience des penseurs dits postmodernes sont mises en lumière par opposition à une ontologie forte venant des théologies classiques. Cette façon de voir donne une nouvelle consonance à la compréhension du christianisme et engendre une logique du dépassement, faite d'un geste critique et d'une attention centrale accordée à la question du sujet.

Le texte de Thierry Laus s'écarte de la tradition occidentale, christiano-théologico-centrée. Y a-t-il Quelqu'un ? Ou simplement plutôt du corps, pris dans des corpus, et ainsi que du devenir, du changement, des disparitions. En multiplicité. Bref, du monde. Mais inappropiable.

Le point de vue de Christian Indermuhle se concentre sur une problématique qui met en rapport mortalité et sujet, lieu de nomination du monde et lieu du « messianique » qui suppose, à l'arrière-plan, une ouverture et un geste de récapitulation. Le désir est ici à l'œuvre, au cœur d'un monde souvent négatif, mais appelle vers quelque chose qui échappe à la mort. La pensée de l'auteur reprend un héritage du christianisme profond, repris par une philosophie moderne, changeant tout simplement les noms mais non le registre employé.

Le dernier texte, de Serge Margel, permet de revenir sur la signification du croire en modernité. Il souligne qu'en modernité se donne toujours une dialectique entre la « religion » (en ses formes constituées) et du « religieux » ou une « religiosité ». On assiste alors à l'émergence d'une foi qui se connaît au-delà de tout objet de connaissance, une foi comme savoir de sa finitude, une foi

qui, au terme, va même penser que l'inconnu propre à tout au-delà favorise la bonne disposition qui peut être la sienne : cet inconnu rend le sujet meilleur comme sujet. Il devient plus authentique. Croire, ici, c'est avouer ce qu'il en est du sujet. Croire pour le sujet moderne, c'est avouer la mort de Dieu. Naissance alors d'un nouvel ordre. La croyance s'enracine dans le fondement ultime de chaque subjectivité.

Nestor TURCOTTE

Matane

Jan GROOTAERS, **Rome et Genève à la croisée des chemins (1968-1972). Un ordre du jour inachevé.** Préface de Konrad Raiser. Paris, Les Éditions du Cerf ; Genève, Conseil œcuménique des Églises, 2005, 210 p.

Au cours des années postconciliaires, le mouvement œcuménique semble promis à un bel avenir. L'Église catholique est en voie d'ouvrir des dialogues bilatéraux avec plusieurs Églises chrétiennes, ce qui peut avoir pour effet de déplacer de Genève (COE) à Rome le pôle de gravité du mouvement œcuménique qui avait été jusque-là l'affaire du Conseil œcuménique des Églises. C'est dans ce contexte que se pose, à partir de 1968, la question de la participation de l'Église catholique, en tant que membre, au Conseil. Dans cet ouvrage, un excellent observateur de la scène œcuménique de l'époque, Jan Grootaers, retrace les discussions approfondies et très sérieuses entre l'Église catholique et le Conseil œcuménique des Églises sur cette question. Cet exposé est construit en trois périodes qui correspondent à autant de chapitres : « Des promesses de mariage » (1968-1970), « Le vent tourne » (1970-1971) et « Fiançailles rompues et... prolongées » (1972-1975). Le quatrième chapitre se propose quant à lui d'esquisser une évaluation de ces discussions qui n'ont pas abouti en les resituant dans leur contexte et en mettant en relief deux facteurs : les circonstances défavorables du moment et les faiblesses internes des partenaires du dialogue. Ce quatrième chapitre nous permet ainsi de comprendre pourquoi ces discussions ont échoué. Enfin, un dernier chapitre, qui s'éloigne du genre historique de l'ensemble de l'ouvrage, réfléchit, à partir de la notion de « catholicité », à l'incompatibilité supposée entre l'œcuménisme promu par Rome et celui mis de l'avant par le Conseil œcuménique des Églises.

Ce petit livre a non seulement le mérite de faire le point sur la négociation entre le COE et l'Église catholique au sujet de l'appartenance de cette dernière au COE, mais met également en lumière pour l'avenir les enjeux d'une telle appartenance. En cela, il intéressera non seulement les historiens des relations œcuméniques, mais également tous ceux qui réfléchissent aujourd'hui à la forme visible et institutionnelle d'expression de l'unité réelle — bien qu'imparfaite — entre l'Église catholique et les Églises appartenant au COE. Ainsi, ce petit livre qui s'enracine dans l'histoire nous projette vers l'avenir.

Cet ouvrage porte aussi l'empreinte de son auteur qui a l'habitude, en plus de développer un exposé pénétrant et bien informé sur les questions qu'il aborde, de nous fournir un dossier d'archives, ce qui permet au public d'avoir accès à des documents inédits qui éclairent les questions abordées. Dans le cas qui nous occupe, les douze annexes constituent une partie substantielle du volume (près du tiers). Les six premières sont constituées des rapports du Groupe mixte de travail chargé de mener les discussions entre les deux parties et de rapports du Secrétariat romain pour l'unité des chrétiens. Les six autres reprennent des correspondances échangées entre l'auteur et des acteurs de ces discussions. Ces annexes, qui mettent à la disposition du public des sources de première main, s'avèrent très utiles. L'ensemble est complété par un index des noms propres.